

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Trente ans : âge de raison, âge raisonnable?

Daniel Sernine

Volume 30, Number 1, Spring–Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Sernine, D. (2007). Trente ans : âge de raison, âge raisonnable? *Lurelu*, 30(1), 4–5.

Trente ans : âge de raison, âge raisonnable?

4

Avoir trente ans! Rêve du passé pour la plupart d'entre nous, à *Lurelu*. Mais on peut se rabattre sur le fait que la revue, elle, s'achemine gaiement vers ce beau chiffre combinant jeunesse et maturité. Avec ce numéro printemps-été, nous entrons en effet dans le volume 30 de la revue, et c'est au début de 2008, avec le vol. 30, n° 3, que nous atteindrons – à quelques semaines près – l'anniversaire en question.

Comme nous l'avons fait pour notre vingt-cinquième anniversaire (mais en espérant ne pas trop nous répéter), nous comptons au fil de cette année publier quelques entrevues et chroniques qui prendront prétexte du chiffre pour faire un peu de rétrospective. Ces articles seront signalés par la mention «30 ans» que vous voyez ci-dessus et que vous aurez peut-être remarquée sur la couverture.

Sans prétendre attribuer la renaissance de notre littérature jeunesse à la fondation de *Lurelu*, force est de constater que c'est dans les années 70 que tout cela a convergé : mise sur pied de Communication-Jeunesse en 1972, création de *Lurelu*, *Des livres et des jeunes* et de *La courte échelle* en 1978, âge d'or de certaines émissions télévisées qui ont influencé la culture de l'imprimé... Nous avons pensé demander aux auteurs qui ont autour de la trentaine (ou moins), et qui ont grandi en même temps que croissait une littérature jeunesse québécoise, s'ils avaient lu de ces livres et albums, s'ils avaient été marqués par eux. La réponse est «assez peu», mais il faut en prendre acte, et quand même rapporter les propos de ceux et celles pour qui les Martel, Plante, Brouillet et Côté font partie de leurs souvenirs d'enfance. Sophie Marsolais s'en est chargée, en plus de s'intéresser à un sujet à la mode, les livres «verts», ceux imprimés avec un souci de développement durable.

On se rappellera le décès d'Henriette Major, fin novembre 2006. En relisant son œuvre complète pour «Tourelu», Ginette Guindon s'est offert un voyage temporel sur une période plus longue que trois décennies : on parle ici de *quarante* ans d'albums, de contes et de romans – même davantage si on compte les œuvres de M^{me} Major qui paraîtront en 2007 et 2008 à titre posthume. Ginette a bien sûr limité son propos à quelques titres marquants, toutefois elle l'a consciencieusement complété par une bibliographie quasi exhaustive (le «quasi» n'est pas ici l'aveu d'une lacune, mais il fait état d'un choix pragmatique, celui de laisser de côté le secteur du manuel scolaire, où Henriette Major fut prolifique, mais où la recherche bibliographique confine au masochisme).

Notre collaboratrice Marie Fradette a déposé en 2006 une thèse dont le sujet nous semblait intéressant; nous l'avons priée d'en résumer la teneur, pour vous lectrices et lecteurs. Il est en effet intéressant d'examiner l'image que nos romans jeunesse ont donné de l'adolescente et de la jeune femme, depuis l'époque de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la fin du millénaire. Tant personnage que lectrice, l'adolescente est omniprésente dans notre champ d'intérêt.

Peut-on évoquer les trente ans de *Lurelu* sans que Robert Soulières pointe le nez, tel notre Achille Talon à nous? Malgré ce qu'il en dit avec candeur au début de son article, c'est lui qui a eu la bonne idée de cette chronique (dont j'ai trouvé le titre, sans grand effort d'originalité). L'équipe éditoriale n'a pas encore décidé si «Je me suis relu» survivra au volume 30 de la revue; cependant, l'année de nos trente ans nous a paru toute désignée pour offrir aux créateurs l'occasion de se pencher sur leurs œuvres de jeunesse – idéalement celles publiées autour de 1978, mais nous n'appliquerons pas strictement ce critère. *Le visiteur du soir*, par exemple, a paru en 1980.



Chacun de nos invités adoptera le ton et l'approche qu'il ou elle voudra; Robert a choisi l'humour et l'anecdote, nul ne s'en étonnera. Certains voudront peut-être – le cas échéant – évoquer le difficile accouchement d'un premier roman, d'autres la persévérance qu'il a fallu dans un domaine où les éditeurs étaient fort rares, d'autres encore s'amuseront peut-être, avec trente ans de recul, à jouer les directeurs littéraires aux dépens du jeune auteur qu'ils étaient.

Trente ans est aussi un anniversaire significatif dans le secteur de notre théâtre jeunes publics, comme vous le lirez au début de la chronique de Raymond Bertin, les années 70 s'étant avérées fastes pour l'ensemble de la culture québécoise, toutes disciplines confondues. Nous ne nous priverons certes pas de l'occasion pour faire, du côté du théâtre, le même genre de bilans et de rétrospectives que du côté littéraire, avec bien entendu le souci de ne pas répéter ce qui s'est écrit dans *Lurelu* lors de nos vingt-cinq ans.

Nous avons interviewé Marie-Francine Hébert en 2002, mais c'était en tant que dramaturge (chronique «Théâtre jeunes publics» d'Annie Gascon, vol. 24, n° 3). La revoici dans une entrevue-marathon, au terme de laquelle l'écrivaine a confié à Andrée Poulin ses inquiétudes quant à une certaine autocensure que s'imposent désormais nos créateurs et nos éditeurs jeunesse.

Au lendemain de la Révolution tranquille, de l'avis de tous, la littérature jeunesse québécoise s'inscrivait parmi les chefs de file mondiaux dans la lutte aux tabous et à l'obscurantisme. Aucun sujet n'était interdit si on y mettait l'ouverture d'esprit, la délicatesse, le bon goût, la sérénité et le doigté requis. On pouvait parler des relations enfants-parents sur un ton décontracté, aborder la sexualité en nommant les vraies choses et à un âge réaliste pour cette société moderne, traiter sans scrupule des différences et des marginalités de tous ordres, situer la religion à sa juste place, c'est-à-dire dans la sphère personnelle, clamer haut et fort que les filles et les femmes sont seules maîtresses de leur destin et de leur corps, claronner la fondamentale égalité entre filles et garçons, entre hommes et femmes, que ce soit à l'école, dans les loisirs, dans la famille ou sur le marché du travail.

Trente ans plus tard, progrès ou régression? Tel éditeur s'abstient de rééditer un album sur la naissance parce qu'une pareille franchise ne passerait plus, telle auteure renonce à aborder en classe des sujets qui ont pourtant fait son nom, tel illustrateur accepte de reprendre et de recommencer ses dessins jusqu'à ce que plus rien n'y paraisse qui puisse choquer la moindre minorité. Éditeurs embrassant la rectitude politique tel un nouveau crédo, commissions scolaires fuyant la controverse, comités d'écoles frileux, enseignantes aux prises avec la censure...

Trente ans plus tard, on se retrouve comme à l'époque des curés et des bonnes sœurs, à la différence que cette fois les créateurs et surtout leurs diffuseurs sont leurs propres censeurs parce que notre société n'a pas le courage de ses convictions modernes, et que toute controverse est dépeinte comme une manifestation d'intolérance – par ceux justement qui font de l'intolérance une profession de foi.

Au moment où j'écris ces lignes, une élection mémorable vient de bouleverser la donne politique; le paysage socioculturel en sera-t-il changé lui aussi? Une seule chose me semble sûre : l'essentiel débat sur ces sujets ne fait que commencer.